L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI, 21 JUILLET, 1898. No. 25.

"NOUS AVONS MENTI".

Ce titre est gros, mais il n'est pas de nous. Il ne s'agit pas, non plus de notre journal, mais des représentants officiels du peuple américain. Ce sont eux qui ont menti, et c'est l'un d'eux qui le reconnait.

Le World, de New York, et le Herald, de Boston, en date du 28 juin publient une dépêche de Washington qui porte ce qui suit :

Le sénateur George L. Wellington, de l'Etat de Maryland, a déclaré ce qui suit au cours d'une interview ;

"Le peuple des Etats-Unis ne se rend pas encore compte du caractère sérieux de la guerre avec l'Espagne. Nous ne faisons que de commencer à goûter à la vraie guerre. Je remercie Dieu de ce que je n'ai rien eu à faire avec cette querelle. Tout le monde sait que j'ai fait tout mon pouvoir pour empêcher la guerre. Je m'y suis opposé, parce que je n'en voyais pas la nécessité. J'étais opposé à la guerre avant qu'elle fût déclarée, j'y suis encore opposé aujourd'hui......

"Nous avons entrepris de battre l'Espagne et de la chasser de ses légitimes possessions dans le Nouveau Monde. C'est là notre première erreur.

"Nous avons déclaré que notre but en faisant la guerre à l'Espagne était un but purement humanitaire. Nous avons menti. Erreur numéro deux.

"Nous avons repudié tout projet d'agrandissement territorial. Autre mensonge, car cette guerre est une guerre de conquête, purement et simplement.

"Nous avons entrepris de prendre Cuba, nous avons frappé le premier coup à Manille. Pourquoi avons-nous envoyé Dewey à la baie de Manille détruire la flotte espagnole ! Quel rapport y a-t-il entre Cuba et les Philippines, si ce n'est bien entendu, que les deux colonies appartiennent au même pays ! Comment pouvions-nous chasser l'Espagne du Nouveau Monde en faisant la conquête des Philippines ! N'est-ce pas que notre expédition aux Philippines est le premier pas vers la conquête !

"Allons plus loin, et que trouvons-nous ! Dewey a détruit la flotte espagnole, qui tenait en respect la population insurgée des Philippines, tout ce qui maintenait la loi et l'ordre public a été détruit. C'était pourri, dit-on. Soit. Mais le régime espagnol, quelque pourri qu'il ait été, atteignait le but pour lequel il avait été institué. Il est détruit et maintenant, c'est le désordre, c'est l'émeute, c'est le chaos qui règne. Dewey est venu, il a détruit la flotte espagnole, il a démantibulé les forts de Cavite et des environs ; il a fait rapport de son expédition au gouvernement de Washington, et maintenant il est au repos. Sa flotte est à l'ancre dans la baie de Manille, s'incrustant de coquillages, et lui ne peut rien faire.

"Voyons maintenant ce qui va probablement arriver. L'Allemagne, la France et l'Angleterre ont des intérêts aux Philippines. Il est raisonnable de supposer qu'elles exigeront de la protection pour leurs sujet. On nous demandera peut-être une indemnité. Ne voyez-vous pas où cette entreprise insensée et téméraire peut nous conduire ? Pouvons-nous à l'heure qu'il est, nous mettre en guerre avec l'Angleterre, l'Allemagne, la France ou la Russie ?

"Si nous envisageons froidement la situation, il faut dire que nous nous sommes engagés dans une guerre de conquête. Pour moi, cela est aussi visible que le soleil. Le gouvernement des Etats-Unis a rompu avec les traditions de nos pères et a inauguré une politique impériale. Où cela nous conduira-t-il ? Aucun mortel ne le sait. Pour moi, je voudrais arrêter cette guerre immédiatement. Je rappellerais notre armée de Cuba et je dirais tout de suite à Dewey de capituler. Nous n'avions aucune raison de commencer la guerre, nous avons encore moins de prétexte de la continuer. Cependant, si la guerre doit se continuer, je suis pour mon pays, qu'il ait tort ou raison.

* * *

Voilà, certes, une interview remarquable il faut l'avouer. On ne saurait mieux faire toucher du doigt l'iniquité de cette guerre et son origine maçonnique.

C'est un anxiome qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et sans cause adéquate.

Voici un pays, dont les habitants sont des gens intelligents et pratiques, engagé dans une guerre qui n'a pas de sens commun ; ceux qui, parmi eux, ont de la franchise, l'admettent.

Comment expliquer ce phénomène si vous ne reconnaissez pas l'existence d'un pouvoir supérieur au gros bon sens populaire !

Et ce pouvoir occulte qui dirige les événements peut-il être autre chose que l'influence des loges, des sociétés secrètes qui pullulent aux Etats-Unis !

LA VERITÉ.

CORRESPONDANCES.

MONTRÉAL, 8 Juillet, 1898.

Mon Cher Rédacteur,

J'ai relu plusieurs fois votre No. 22 de L'OUEST CANADIEN, et il devrait être dans les mains de tous ceux qui, pour une cause ou pour une autre, sont obligés de partir de la paroisse natale.

On voit que vous autres, canadiens de l'Ouest, entendez revendiquer vos droits, affirmer votre nationalité, et faire respecter, par la majorité, les prérogatives que vous donne la constitution.

On applaudit toujours à la vue de ces revendications légitimes, faites dans le calme, raisonnées par toute une population, couchées dans les termes sobres, polis, parlementaires ; tel est le propre de vos résolutions.

Honneur aux peuples qui ont des traditions, et qui les étudient pour les observer ; honneur aux braves qui se dévouent à la noble mission d'enseigner leurs compatriotes, sur les devoirs sacrés de la religion et du patriotisme.

A la lecture du rapport de votre fête nationale, chômée à Morinville, on voit que les choses se sont faites convenablement ; ce qui fait plaisir, surtout, c'est l'absence complète de désordre, car, qui connait le caractère du canadien-français, n'est pas surpris en de belles circonstances de remarquer ci et là quelques explosions de patriotisme un peu mal mesurées.

Comme vous le dites dans un commentaire, ce n'est pas tout de prendre des résolutions, il faut leur faire produire des résultats. S'il est vrai que des canadiens-français ont été assez oublieux de leur devoir, de leur dignité, pour engager des instituteurs protestants, et ne parlant pas le français, vos résolutions auront pour effet de rehausser un peu le niveau de leur ambition nationale.

C'est l'œuvre de votre journal que vous ébauchez dans ces résolutions ; c'est L'OUEST CANADIEN qui devra chaque semaine franchir le domicile de chaque famille canadienne du Nord-Ouest et rappeler à tous le souvenir de la patrie, le souvenir de la religion ; clamer bien fort dans toutes les oreilles canadiennes : "Souvenez-vous que vous êtes catholiques, souvenez-vous que vous êtes canadiens-français."

JEAN LOUIS.

RIVIÈRE QUI BARRE, 15 Juillet, 1898.

M. le Rédacteur de L'OUEST CANADIEN.

Les élections approchent et il n'y a encore rien de fait pour savoir si les canadiens du district vont présenter un homme contre Maloney. Pensez-vous pas qu'une assemblée de toutes les parties du district St-Albert serait une bonne chose. On s'entendrait, on choisirait celui qui aurait le plus de chance et tous les autres le supporteraient. Je pense que c'est le meilleur moyen d'avoir un bon homme.

Bien à vous,

UN CANADIEN.

Dans "l'Anglais est Israëlite" (1 fr., chez Jouve, éditeur) Alain A... résume cette importante théorie, telle qu'elle est actuellement entendue en Angleterre. Les Juifs ne comprennent que les tribus de Juda et de Lévi ; il reste les dix autres tribus actuellement aéfugiées en Angleterre. On suit leurs traces à partir de la captivité assyrienne, par la voie de mer et par la poie de terre, jusqu'en Angleterre, à la suite de la tribu de Dan, pionnier des autres tribus. Les Ecossais représentent la tribu de Joseph. Les Irlandais au Nord sont les Phéniciens, étroitement mélangés par des intermariages aux tribus héraldiques et ceux du Sud sont les sept peuples du pays de Canaan.

....

L'auteur cite des textes de la Bible curieux et passés inaperçus jusqu'ici. Il aborde ensuite les arguments historiques et des rapprochements divers ; il montre que l'opinion sur les origines hébraïques de l'Anglais de l'Anglais a toujours été soutenue dans le cours des siècles., même en France.

....

Nous espérons que ce travail condensé attirera l'attention sur les sémites antiques, absolument incompris par nos historiens, quoiqu'ils aient joué un rôle prépondérant et généralement dirigeant dans l'antiquité. Il aidera à comprendre l'antiquité, les temps modernes, peut-être meme les temps à venir.

Avis Public.

Aux Electeurs du District de St. Albert.

Une assemblée générale des Electeurs aura lieu à St. Albert, samedi, le 30 courant, à 7 heures p.m., pour discuter les questions se rapportant au choix d'un candidat pour la prochaine élection locale.

Tous sont invités.

MALCOLM MCKINLAY,
A. ARCAND,
I. GAGNON.



POLICE A CHEVAL DU NORD-OUEST.

Des soumissions cachetées, portant la souscription "Soumission pour Provisions," pour la fourniture et la livraison de Bœuf, de Beurre, de Foin, d'Avoine, de Bois et de Charbon au Fort Saskatchewan, de Foin, d'Avoine et de Charbon à Edmonton, et de Foin et de Charbon à St. Albert, seront reçues par le soussigné jusqu'à midi le vingt-troisième jour juillet mil huit cent quatre-vingt dix-huit.

Pour détails supplémentaires voir les circulaires, et informations complètes au sujet de la livraison, etc., etc., peuvent être obtenues au détachement de la Police à Cheval du Nord-Ouest à Edmonton ou aux cantonnements au Fort Saskatchewan.

(Signé) A. H. GRIESBACH,
Surintendant,
Commandant Police à Cheval du Nord-Ouest, District du Fort Saskatchewan.

Daté au Fort Saskatchewan ce 12e jour de Juillet 1898.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement : $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée .
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 21 Juillet, 1898.

UNE VOIE FERREE.

Dupuis dix-huit mois, l'attention du public canadien et de l'étranger a été sans relâche attirée sur notre district. Les découvertes de l'or faites au Yukon ont certainement beaucoup contribué à ce résultat ; mais nous croyons que ce sont surtout les avantages de notre district, au point de vue agricole, et comme champ de colonisation qui ont si favorablement impressionné le public. En effet, la vallée si fertile de la Saskatchewan, avec ses cours d'eau, ses mines de charbon, ses limites à bois, son climat si avantageux et si salubre, la fertilité du sol, la production de toutes les céréales, les gras patûrages qui rendent si productif et si rémunérateur l'élevage des animaux. La vallée de la Saskatchewan est peut-être le pays sous la voute céleste, qui réunisse tant d'avantages et de qualités inappréciables pour les exploitations d'agriculture et de colonisation. Aussi les immigrants affluent et chaque train nous apporte un nouveau contingent de hardis travailleurs du sol, qui veulent arracher à la terre si fertile et si féconde, la subsistance de leur famille et assurer ainsi leur avenir. Nous sommes heureux de recevoir ces bonnes gens parmi nous, il y a de la place pour tous et nous sommes convaincus qu'il ne regretteront pas d'être venus se fixer parmi nous, s'ils sont courageux, travailleurs, sobres et industrieux. Mais nous croyons que l'agent le plus sûr et le plus puissant de la prospérité future de ce district sera la construction, sans plus de retard, d'une voie ferrée, qui, partant d'Edmonton et se dirigeant vers les régions minières du Klondyke, ouvrirait à l'agriculture, à la colonisation toute la zône fertile qui s'étend de la Saskatchewan à la Rivière la Paix.

Nous savons que le gouvernement fédéral a déjà envoyé trois partis d'ingénieurs, pour explorer la route, mais demandons au gouvernement de se hâter de mettre cette région si riche, en communication facile avec le reste de l'univers, et de nous construire enfin cette voie ferrée qui donnerait un essor immense à l'agriculture et au commerce de ce district. Nous avons confiance que le gouvernement Laurier ne perdra pas de vue l'importance qu'il y a de faciliter l'accès aux terirans miniers du Nord, et d'ouvrir à l'agriculture et à la colonisation les les plaines si fertiles de la Saskatchewan et de la Rivière la Paix, et le grand, le seul, l,unique moyen d'arriver à ce résultat c'est de nous donner "The All Canadian Route," et le plus tôt possible.

"ZOUAVIANA."

Tel est le titre du livre ou plutôt de la seconde édition du livre de M. G. A. Drolet qui vient de paraître à Montréal, chez MM. Sénécal & Fils, Editeurs, et dont le sympathique auteur a bien voulu nous envoyer un exemplaire.

"Zouaviana" se compose d'une série d'articles de journaux, de lettres, de nouvelles, d'anecdotes, de dissertations politiques, études constitutionelles, de souvenirs de jeunesse, etc., le tout écrit avec une verve endiablée, avec l'entrain du zouave. Et il faut lire tout, d'un bout à l'autre, et n'allez pas croire que l'on se lasse. Nous ne ferons pas une énumération banale des différents chapitres du livre de M. Drolet ; disons seulement que ce livre est destiné à avoir un succès très-grand et très-légitime ; car il est d'un vif intérêt, d'une gaieté franche, pleine "d'humour," patriotique, et dénote chez son auteur un talent de narrateur et d'écrivain distingué. Et comme dit la critique de la "Presse," "Zouaviana" est un livre gai et utile, c'est l'heureux mélange de "l'utile dulci" du poête, c'est un recueil de souvenirs et d'idées, et à ce titre, il trouvera sa place dans les mains de tous ceux qui s'intéressent aux affaires du Canada et des Canadiens.

PELERINAGE AU LAC STE ANNE.

Le pélérinage annuel du Diocèse de St. Albert au Lac Ste Anne a eu lieu la semaine dernière, au milieu d'un concours nombreux de fidèles venus de toutes les localités. Au moins 800 pélerins ont pris part à cette belle démonstration religieuse en l'honneur de la Bonne Ste. Anne, la patronne du Canada. Le départ de St. Albert a eu lieu le 11 juillet et le départ du Lac Ste Anne, pour le retour, le 24 au matin. Les Révérends Pères Végreville, Lisée, Nordmann, Dauphin, Cunningham, Simonin, Rév. M. R. E. Dorais, curé du Fort Saskatchewan, Rév. M. Arcade Ethier, de Morinville, ont suivi les exercices du pélérinage et ont été presque continuellement occupés à entendre les confessions, etc., etc.

La mission du Lac Ste Anne a été la première mission catholique établie dans ce pays. Elle date de 1841, alors que le Rév. M. Thibault, envoyé par Mgr. Provencher, vint s'établir dans ce pays pour évangiliser les sauvages. C'est de là que date la fondation des missions catholiques qui ont tant fait pour l'évangilisation des peuplades indiennes du pays. Le cadre de cet article est trop restreint, pour faire ici l'éloge de nos vaillants missionnaires, les RR. PP. Oblats, qui, depuis cette époque, se sont dévoués à cette œuvre sublime et ont été les hardis pionniers de la Foi et de la civilisation dans ces régions nouvelles. Disons seulement que l'établissement d'un pélérinage annuel au site de la première mission établie en ce pays, a été pour ce pays la source de faveurs très marquées et sur lesquelles nous attirerons, dans un avenir très rapproché, l'attention de toute la population.

L'église du Lac Ste Anne est construite sur une élévation, à un quart de mille du rivage et les pélerins établissent leurs campements, posent leurs tentes entre l'église et la rive. Rien de plus touchant que de voir cette foule pieuse et recueillie, suivant avec tant de foi et de confiance, les exercices du pélérinage. Une des cérémonies les plus touchantes est la Vénération des reliques de Ste Anne, reliques offertes à Mgr. Grandin à son dernier voyage en France, par les autorités diocésaines sous la juridiction desquelles se trouve le célèbre lieu de pélerinage de France, Ste Anne d'Auray, en Bretagne. Somme toute, la fête a été superbe d'entrain et d'enthousiasme religieux, et ceux, qui ont eu le bonheur d'y assister, en conserveront longtemps le souvenir et se promettent bien d'y retourner l'an prochain.

NOS EVEQUES A PARIS.

Pendant leur séjour à Paris Mgr. Lungevin, Mgr. Legal et Mgr. Grouard ont assisté à une séance de la Société de Géographie de Paris et y ont pris la parole.

Mgr. Legal a fait connaître le Nord-Ouest Canadien, il a donné de magnifiques descriptions de nos prairies, rappelé les prodigieuses richesses accumulées par les siècles passés, aussi bien dans le sol si plantureux, que dans le sous-sol si abondant en mines de métaux et de charbons.

Il a également retracé la vie des nombreuses tribus sauvages qui, jadis, sillonnaient ces contrées ; il a montré à la suite de quels changements économiques elles ont dû modifier leur genre de vie primitif, et il a terminé en disant :

"Notre but est de procurer à ces races primitives des chances de vivre."

Mgr. Grouard, Vicaire Apostolique de l'Athabasca-Mackenzie, commença ainsi :

"Je ne suis qu'un sauvage," mais dit le "Paris-Canada," auquel nous empruntons ces renseignements, le public qui l'a écouté pendent d'une heure avec la plus grande attention et la plus grande satisfaction, n'a pas tardé à s'apercevoir que ce fradçais d'origine qui vit depuis 36 ans parmi les Sauvages, est au contraire un civilisé très fin, plein de bonhomie et de gaieté, bien qu'il prétende être devenu tout-à-fait étrangé à la civilisation.

Ce n'est pas un récit de voyage qu'il a fuit, encore moins un discours, c'est une charmante causerie par moments, humoristique.

En parlant des riches fourrures, qui sont une des ressources des plus importantes de cette région, Mgr Grouard cita le renard noir, dont il a pu se procurer un superbe exemplaire qu'il compte offrir au Pape auprès duquel il se rend."

L'Archevêque de St. Boniface, Mgr Langevin, a terminé par quelques paroles de remerciements. Il a rappelé que le Manitoba avait été découvert en 1731 par des fils de la France, que le premier fort du pays avait été construit par des Français. Mgr. Grouard avait dit en plaisantant qu'il engageait les membres de la Société à venir le visiter dans son territoire, voisin de l'Océan Glacial.

"Chez moi également, qui suis à 350 lieues de Mgr Legal et à 100 lieues de Mgr Grouard, vous serez les bienvenus, vous, nos frères et nos cousins de France !" a dit Mgr Langevin.

LE PASSE-TEMPS.

SOMMAIRE DU NO 86 :

TEXTE.—Poésie : Les Foins, par Victor Hugo.—Chronique de quinzaine, par Silvio.—Silhouettes musicales (sevre portrait) ; M. Edouard Van Loock, par Gustave Comte.—Choses drôles ; Mariage ou prison, par Léon Famelart.—Histoires naturelles : Les lapins, par Jules Renard.—Théâtres, concerts, etc.—Mondanités.—Graphologie.—Feuilletons : Le Roman D'une Honnête Fille (suite), par Mario Donal ; Seule (suite,) par A d'Ennery, MUSIQUE.—Chant : Marquis et Marquise, par Ed. Rubini ; Ces envoyés du paradis (la Mascotte), par E. Aubran.—Piano : Polka des bébés, par Edouard Van Loock.

Abonnement, avec primes, $1.50 par année ; six mois, 75c ; un numéro, 5c ; Adressez : Le Passe-Temps Montréal.



AVIS.

Provisions pour le Traite Indien des Rivieres Athabaska et la Paix.

Des soumissions cachetées, adressées aux soussigné, seront reçues jusqu'à midi le 15 Août 1898, pour la fourniture de Provisions à certains du district provisoire d'ATHABASCA.

Des details tant qu'aux quantités, dates, et lieu de livraison seront fournies sur application au soussigné ou au bureau du Commissaire des Sauvages à Winnipeg.

J. D. McLEAN,
Secrétaire.

Département des affaires des Sauvages,
Ottawa, 13 Juillet, 1898.

AU PUBLIC.

M. Mastai Bertrand, qui est à l'emploi de "The Edmonton Saddlery Co.," invite spécialement la clientèle française à aller le demander à son atelier avant de faire ailleurs tout achats et réparations et ouvrages de sellerie, attelage, etc. Demander M. Bertrand pour vous servir.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS.

Toute puissance est faible, à moins que d'être [unie.
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos moeurs, et non point par [envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire,
Pour moi, de tels pensers me seraient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
"Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerez le noeud qui les assemble."
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : "Je le donne aux plus [forts."
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista ;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
"Faibles gens, dit le père, il faut que je vous [montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre."
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
"Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous ac- [corde."
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant pris de terminer ses jours,
"Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos [pères,
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant."
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant,
Il prend à tous les mains ; il meure. Et les trois [frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé [d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane ;
Le juge sur cent points tour à tour les condamne,
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien [faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

LAFONTAINE.

NOTES LOCALES.

Le Rev. P. Lacombe, est reparti pour Calgary vendredi dernier.

M. C, Gallagher, et sa dame sont revenus de Winnipeg lundi soir, enchantés de leur voyage.

M. A. F. Dégagné est aussi de retour de Winnipeg ou il était allé voir ses parents et connaissances.

M. G. Corriveau de cette ville est revenu lundi très satisfait d'une expedition de pêche à l'ouest de Stony Plain.

Madame Roméo Miquelon, qui était depuis quelques semaines en promenade dans sa famille, est repartie ce matin pour Calgary.

M. l'Abbé Morin arrivera ici le 25 courant en compagnie de plusieurs délégués de Quebec et des Etats-Unis. Nous lui souhaitons la Bienvenue.

Nous avons de ce temps l'eau la plus haute de cette saison. L'eau est boueuse et charrie beaucoup de bois morts et d'arbres déracinés par l'eau.

Le chaland de M Francis Lemoine, a été emporté par l'eau haute et descend la rivière à la dérive. On croit qu'il s'arretera la traverse du Fort Saskachewan.

Il n'y à pas encore de nomination de faite, en remplacement de feu notre ami M. C. DeCazes, à l'agence de Stony Plain. La nomination devra se faire sous peu.

Un grand nombre de sauvages sont en ce moment campés aux alentours de la ville ; et on entend, presque constamment, le tam-tam qui accompagne, en cadence, la danse du Thé "Tea dance".

Le Rev. P. Thérien est retourné la semaine dernière à la reserve St Paul des Métis, qui est en bonne voie de progrès. Les récoltes ont une très belle apparence et le P. Thérien espère que le moulin à farine et le moulin à scie seront en opération, l'automne prochaine.

On commence à parler d'élection dans notre ville. C'est un bon signe, c'est une preuve de l'intérêt que prennent les électeurs à se choisir de bons représentants. On mentionne les noms de MM, McDougall, W. S. Edmiston, I. Cowie, Rutherford, comme devant faire opposition à M. McCauly, le député actuel. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Il y a quelques semaines, vu la secheresse prolongée les récoltes avaient certainement mauvaise apparence et étaient certainement en retard. Les pluies abondantes que nous avons eues dernièrement et la chaleur des dernièrs jour leur a donné une impulsion qui a rejoui le cœur de tous nos cultivateurs. Le blé et l'orge promettent un rapport abondant. L'avoine sera aussi très belle et très abondante.

Quelques pessimistes font courir le bruit que le pilier sud du pont oscille sur sa base et que si l'eau continue à monter, il sera emporté par la crue des eaux qui charrie des masses de bois mort. Nous mettons la même confiance dans ces prédictions, que dans celle qui annoncait que l'eau devait faire fondre le béton du premier pilier. On dirait vraiement que certaines gens seraient heureux, si ces prédictions insensées se réalisaient.

Endore Voyer est revenu hier soir d'une promenade à Winniveg, où il est allé visiter l'exposition.

Le gouvernement traitera l'an prochain durant l'été avec les métis de la rivière Athabasca et de la rivière la Paix en même temps qu'avec les sauvages de ces endroits. La date fixée est du 8 Juin au 23 Aout. Les sauvages et les métis sont notifiés par les missionnaires ,les traiteurs et les employés de la Cie de la Baie d'Hudson. Les commissaires seront M. A. E. Forget commissaire des sauvages, J. McDenna, secretaire du département et d'un troisième dont le nom n'est pas encore connu.

MM. J. G. Fairbanks, Joseph Bilodeau, L Joseph Cartier et Jos Bougie sont allés à la pêche dimanche dernier à "Black Mud". Ils n'ont pas fait une pêche miraculeuse. La journée s'est cependant terminé d'une façon, très émouvante pour M. Cartier. Nos pécheurs avaient établi un petit pont, à l'aide d'une pièce de bois, pour franchir un passage difficile et M. Cartier, voulant traverser glissa et tomba à la renverse dans l'eau au grand émoi de ses compagnons. Heureusement que M. Cartier est un habile nageur et en quelques brasses il avait atteint l'autre rive. Tout est bien qui finit bien.

Les deux représentations données par M. Wm. McKenzie et Mlle Jessie Glover, à la Salle Robertson, mardi et mercredi soir, ont été couronnées de succès. Les chants nationaux d'Ecosse ont un excellent interprête dans M. Mackenzie, ses bons mots, ses anecdotes dites avec beaucoup de verve et d'originalité ont beaucoup amusé son auditoire. Mlle Jessie Glover est aussi une excellente cantatrice, une fine diseuse, très naturelle et animée dans son débit. Ceux de nos citoyens qui sont allés entendre nos deux artistes, ont passe une charmante soirée. M. Mackenzie et Mlle Glover font leur tour du monde et nous leur souhaitons le succès qu'ils méritent.

ST. ALBERT.

Samedi dernier Madame Fleuri Perron a fait à son époux, cadeau d'un gros garçon. Nos félicitations.

Dans le compte-rendu de la démenstration faite à M. Antonio Prince, nous avons, par erreur, rapporté que M. Denis Hébert avait été élu président de l'assemblée ; c'est M. Jos. Léonard qui occupait le fauteuil présidentiel.

Les électeurs de notre district auront une assemblée le 30 courant pour décider des moyens à prendre pour avoir à Régina un député qui puisse rendre service et pour discuter généralement tout ce qui a raport à l'élection prochaine pour la législature.

NOUVELLES DE QUEBEC.

Le meutrier Guillemain a été condanné par le juge Tellier à être pendu le 30 Septembre prochain, à St Hyacinthe P. Q.

Les conservateurs du comté de Bagot ont choisi M L T Brodeur, maire de St, Hughes, pour leur candidat au siège, laissé vacant par la mort de M. Dupont.

M. Harris cessera d'être le gérant-général du traffic de l'Intercolonial, le premier août prochain et la position sera alors abolie, ce qui permettra au gouvernement d'opérer une économie de cinq à six mille dollars.

L'honorable M, Fisher s'est embarqué le 3 à Québec en route pour l'Europe. On dit qu'il épousera, à son retour, la fille d'un homme politique marquant. Il serait prématuré de donner son nom maintenant.

On lit dans la Patrie de Montréal du 11 courant que M l'abbé Jolicœur, curé de Morinville, T. N. O., est à Montréal depuis samedi. Il séjournera ici durant une couple de mois dans l'intérêt de sa paroisse.

M. Grant Liddell, âgé de 18 ans, et fils de M. Liddell, Lespérance et Cie, marchands de gros, rue St. Paul, de Montréal, s'est noyé accidentellement hier après-midi dans le lac L'Achigan en arrière de St-Jérôme dans le Nord.

Un service solennel pour le repos de l'âme des jeunes filles de Montréal qui ont perdu la vie lors du naufrage de La Bourgogne, a été chanté le 11 courant à Montréal à l'église des Franciscains.

Le temple était rempli de prêtres étrangers et de fidèles.

M. J. F. Girouard, le nouveau régistrateur du Yukon, est le député d'Arthabaska à l'assemblée législative de Quebec. M. Girouard naquit en 2855 à Stanfold et il fit ses études au collège de Joliette. Il est député depuis 1886.

La nomination de M. Girouard est très populaire.

M. Charles Couture, ferblantier de Lévis P. Q. le 9 s'est lancé dans le fleuve, du vapeur Polaris. Il embrassa ses quatre enfants et leur dit d'avertir leur mère qu'il était allé se noyer et il prit sa course dans la direction du quai Barras, à quelque distance de sa résidence, où le Polaris est en réparation. Il se lança dans le fleuve en criant : "A l'eau !" On croit que le cadavre sera retrouvé dans les filets des pêcheurs, à Beaumont.

Dimanche au prône, le R. P. Valiquette, supérieur à Hull, a recommandé aux prières des fidèles le Revd. Frère Louis, né Louis Roux, natif de France et âgé de 85 ans. Le vieillard a été administré dans l'après-midi et sa mort n'est plus qu'une question de quelques jours. Le frère Louis est à Hull depuis la fondation de cette mission. Il a été autrefois soldat dans l'armée française. Les Pères Oblats lui ont fait récemment une belle fête à l'occasion du 84e anniversaire de sa naissance.

NOTES.

Le "New York Evening Journal" dit : "Les trois prêtres, passagers de la Bourgogne, donnant avec calme la bénédiction aux déscepérés qui l'imploraient, voilà certes la plus brillante page de ce lugubre drame. Chaque grande institution montre son excellence par sa foi, l'oubli de sa gloire et le peu de souci de sa conservation personnelle dans les situations critiques. L'Eglise catholique a toujours pu compter sur un fond illimité de ces nobles qualités."

Le Courrier de l'Ouest, publié à Chicago, vient d'entrer dans sa 3e année.

A notre confrère, nos meilleurs souhaits de succès.

Pourquoi donc le cultivateur de l'Alberta nord est-il si content de son sort et ne part plus de ce district lorsqu'il y a eu l'expérience d'un séjour d'un ou deux ans ? Parce que c'est dans ce district qu'un colon canadien, ne craignant pas le travail, et ayant quelque cent piastre à sa disposition peut le plus facilement et rapidement assurer son avenir et celui de sa famille. C'est d'ailleurs l'histoire et l'experience de presque toute la population de l'Alberta nord.

NAISSANCES.

PERRON—A St. Albert, samedi, le 16 courant, l'épouse de Fleuri Perron, un fils.

EGLISE ST. JOACHIM, Office Religieux du Dimanche.

1ère messe à 8h a.m.

Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p.m.

L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.

Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.

Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

LE NORD-OUEST CANADIEN.

TARIF DE PASSAGE DE COLONS ALLANT A L'OUEST.

De Montréal aux endroits suivants

Winniseg	$ 22 00
Portage la Prairie	23 25
Brandon	24 40
Oak Lake	25 10
Regina	28 90
Medecine Hat	35 00
Calgary	39 45
Prince Albert	33 85
Edmonton	43 30
Emerson	23 70
Fannystelle	23 10
Morris	23 20
Niverville	22 90
Qu'Appelle	28 25
Treherne	23 95
Deloraine	26 40

TARIF D EFFETS DE COLONS.

De Montréal aux endroits suivants pour un char :

Winnipeg	70 00
Portage la Prairie	74 00
Brandon	78 00
Oak Lake	80 00
Regina	90 00
Medecine Hat	104 00
Calgary	114 00
Prince Albert	102 00
Edmonton	123 00
Emerson	75 00
Morris	74 00
Qu'Appelle	88 00
Deloraine	82 00

NOTE.—Au tariff des endroits cidessus mentionnés, pour la section de Québec à St. Vincent de Paul, pour un char de fret, il faut ajouter dix piastres.

CHEZ LE DOCTEUR.

I.

Théophile Garnier, trente-cinq ans, famille honorable, fortune rondelette, physique sympathique, était un excellent garçon à qui l'on ne pouvait reprocher qu'une chose : c'est qu'il était rangé, regulier, méthodique, au point d'en être maniaque.

Tout dans sa vie était ordonné et ponctuel. Il se levait chaque jour à la même heure. Chaque matin, il faisait la même promenade, deux fois la longueur des Champs-Elysées, par l'allée de droite eu montant, par l'allée de gauche en descendant. Il allait déjeuner dans le même restaurant, à midi précis, à la même table qu'on lui gardait, et, sans même qu'il eut à commander, on lui servait un menu convenu pour chaque jour de la semaine. Il lisait les journaux—toujours les mêmes—en prenant son café, puis rentrait chez lui faire une légère sieste. A trois heures, il s'habillait et se rendait en visites. Cinq fois par semaine il dinait en ville et les deux autres jours allait au théâtre ! le mardi à la Comédie Française, le vendredi à l'Opéra. De mémoire d'homme on ne l'avait vu dans les rues, passé minuit.

Cette régularité, conforme d'aileurs à ses goûts paisibles, avait pour principale cause le soin de sa santé, atteinte d'une façon très-pénible, sinon grave. Il souffrait atrocement de névralgies dans la tête. Les médecins l'avaient bourré de remèdes et de grosses notes sans le guérir et, de guerre lasse, lui avaient conseillé—cela ne pouvait toujours pas faire de mal !—une vie calme, uniforme et exempte d'émotions.

Le résultat de cette ordonnance scrupuleusement exécutée avait été de cantonner la névralgie qui revenait maintenant, à date fixe, tous les quinze jours, avec une régularité telle que Théophile avait pu l'inscrire sur son programme : lundi, diner chez Mme Valubert ; mardi, Comédie-Française ; mercredi, névralgie...

Il vivait ainsi en assez bons termes avec son ennemie, dont il attendait la visite bi-mensuelle avec une philosophique résignation.

II.

Mme Valubert—diner du lundi—vint malheureusement troubler cette harmonie. Elle estimait beaucoup Théophile Garnier, qui le méritait, et s'était mis en tête de le marier. Théophile avait d'abord rejimbé. L'intervention d'une femme apporterait certainement la plus profonde perturbation dans l'organisation de sa vie, si bien réglée. Cependant, il ne serait pas desagréable d'avoir une autre compagnie que celle de son domestique pendant ses crises et une main plus douce pour lui mettre des compresses d'eau sédative.

Cette considération l'emporta, et il accepta d'être présenté a Mme Latour-Savory, jeune veuve de vingt-huit ans, sans enfants, douée d'une jolie fortune, d'un caractère aimable, de charmes suffisants, et possédant cette qualité précieuse d'être habituée à soigner les malades, son premier mari l'étant resté quatre ans sans désemparer.

Il fut convenu que le samedi suivant, à cinq heures, Théophile Garnier viendrait par hasard faire une vitite à Mme Valubert, chez qui Mme Latour-Savary se trouverait tout-à-fait fortuitement.

La perspective de cette entrevue préoccupa vivement notre homme. Il n'était pas très-expert en matière féminine, l'amour n'ayant jamais été inscrit sur son programme. Toute la journée de la veille il songea au costume qu'il mettrait, aux paroles qu'il dirait, aux impressions qu'il éprouverait, aux graves conséquences de cette visite.

Il dina fort mal, écouta très-distraitement l'opéra "d'Aïda," qu'il entendait pour la vingt-septième fois, et, contre toutes ses habitudes, ne parvint à s'endormir qu'à trois heures du matin.

Cette agitation eut une conséquence déplorable.

Théophile fut réveillé à sept heures par une violente douleur dans la tempe gauche.

Qu'est cela ! Une crise...un samedi ! Quatre jours avant l'échéance ! C'était irrégulier ! C'était injuste ! C'était contraire au règlement !

Il n'y avait pas à douter, cependant. A huit heures, la tempe droite se mit de la partie, puis le sommet de la tête, puis les yeux. Des milliers d'épingles enfonçaient leurs fines pointes dans tous les nerfs céphaliques du malheureux, et en memé temps, au fond de son crâne, comme le battant d'une cloche, une douleur le martelait à coups réguliers et continus.

Théophile ne pouvait se faire d'illusions ; il en avait pour vingt-quatre heures !

C'eût été folie que d'aller en pareil état à son rendes-vous ; Mme Latour-Savary se sauverait sans vouloir le regarder !

Il prit un parti héroïque. S'étant habillé tout en geignant, il se jeta dans une voiture et fit conduire chez le célèbre docteur La Chevrière, spécialiste pour les maladies nerveuses, résolu de lui demander de la morphiner, de l'électriser, de lui faire tout ce qu'il voudrait, pourvu qu'il le remit pour une heure,—une heure seulement !—de cinq à six !—dans un état normal.

Huit personnes attendaient déjà dans le salon du docteur, bien que ses consultations ne dussent commencer qu'à deux heures ! Vainement Théophile essaya de corrompre le domestique pour obtenir un tour de faveur. Il lui mit dans la main cent sous que l'austère serviteur repoussa avec dignité : il ne faisait jamais de passe-droit pour moins de dix francs ! Que ne disait-il son tarif !...Théophile serait certainement ailé jusque-là !

Il fallait se résigner et attendre. Huit personnes, à un quart d'heure en moyenne, cela faisait deux heures. Théophile pourrait passer vers quatre heures et aurait encore le temps de courir chez Mme Valubert.

Rasséréné por ce calcul, il s'enfouit dans un fauteuil et se laissa aller à un engourdissement comateux.

III.

Deux clients avaient déjà passé, sans consommer à eux deux plus de trente-cinq minutes, lorsque Théophile et ses compagnons d'attente tressautèrent au bruit de la porte brusquement ouverte.

Un tourbillon de soie entra comme un coup de vent,—une femme, à en juger par son costume, car son visage était caché dans un fichu de dentelles que ses deux mains crispées serraient convulsivement.

Elle s'assit en poussant un gémissements. Dix secendes après, avec un second gémissement, elle se leva et marcha vers la fenêtre, où, lâchant son voile, elle se mit à tambouriner furieusement sur les carreaux. Puis, elle revint s'asseoir, montrant son visage, qui n'avait rien de désagréable. Aussitôt, elle se releva et commença à arpenter le salon d'un pas fiévreux.

Théophile, oubliant toute galanterie, grommela : Cette dame est un mouvement perpétuel ; elle devrait bien s'arrêter un peu par pitié pour les autres !

Elle s'arrêta, en effet, plantée devant lui, ayant entendu, et lui dit à brûle-pourpoint :

—Si vous souffriez autant que moi, monsieur, on verrait si vous resteriez tranquille !

Théophie, dont cette agitation avait réveillé les douleurs un instant engourdies, riposta avec aigreur.

—Madame, rien ne vous prouve que je ne souffre pas autant que vous !

C'est possible, monsieur, quoique je croie la chose peu probable. En tout cas, si la maladie vous momifie, elle me fait l'effet contraire. Je pense qu'on est libre de souffrir chacun à sa manière ! Quand j'ai ma crise, moi, il faut que je remue.

—C'est bien fâcheux pour les autres quand vous êtes dans un salon public ?

—Vous êtes bien peu aimable, monsieur !

—Madame, je ne sais pas si je suis peu aimable mais je sais que la névralgie me fait éclater la tête et que le calme m'est nécessaire !

—Et moi, je sais que le mouvement m'est indispensable quand la névralgie me martyrise les dents !

—Fait-vous-les arracher !

—Charmant conseil ! s'écria le malade avec un rire ironique, montrant deux rangées de perles qu'il eut été en effet bien malheureux de sacrifier.

Et, hors d'elle, elle ajouta.

—Eh, bien ! vous, monsieur, faites-vous arracher la tete : vous n'y perdrez pas grand'chose !

Cette escarmouche fut suivie d'une accalmie relative ; la dame aux jolies dents ne se leva que sept fois en un quart d'heure, pendant que Théophile se tournait et se retournait lamentablement sur son fauteuil, en émaillant ses plaintes de jurons étouffés.

Quatre heures sonnèrent à la pendule : il n'y avait plus qu'un client à passer avant Théophile.

Sa compagne en névralgie vint bravement s'asseoir à coté de lui et lui dit.

—Monsieur, je vous demande pardon. J'ai été un peu vive tout-à-l'heure. Mais, voyez-vous, quand on souffre ! Enfin, vous paraissez un galant homme : seriez-vous assez bon pour me céder votre tour ?

—Je regrette infiniment, madame. Je n'ai pas de rancune, et, si je le pouvais, je serais charmé de vous etre agréable. Mais il est déja quatre heure dix minutes et j'ai à cinq heures un rendez.vous de première importance auquel je ne puis manquer. Croyez bien que sans cela....

—C'est justement comme moi, monsieur !......

Je dois être à cinq heures chez une amie pour une affaire capitale, et c'est à cause de cela que je vous prie, que je vous supplie...Il y va de mon avenir !

—Et, précisément, il y va du mien également, madame, d'être exact à l'endroit et à l'heure voulus.

—Tenez, monsieur, je vais tout vous dire, et vous vous laisserez convaincre, j'en suis sûre !

—Je ne vous demande pas vos confidences, madame.

—Non, mais je vous les fais quand même, pour que vous compreniez de quel intérêt il est pour moi d'arriver à cinq heures !...C'est, monsieur... c'est pour un mariage !

—En vérité ?...Eh bien ! madame, c'est aussi pour une présentation que je suis attendu...Ainsi, vous comprenez !...

—Il me faut au moins vingt minutes en voiture pour aller où j'ai affaire, rue Godot-de-Mauroi.

—C'est comme vous rue Godot-de-Mauroi que je me rends, et il me faut vingt minutes comme à vous.

—Vous vous moquez de moi monsieur !

—Hélas ! je ne songe guère à me moquer de personne !

IV

La dame malade se tut et resta un moment tranquille. Elle regardait Théophile et semblait réfléchir. On aurait dit qu'elle souffrait moins.

Théophile, de son côté, éprouvait une apparence de soulagement auquel il n'osait pas encore ajouter foi ; la névralgie a de ces surprises heureuses !

Le dernier client venait d'être appelé.

—Monsieur, dit la dame, est-ce que vous avez souvent des crises semblables ?

—D'ordinaire, tous les quinze jours. Mais, cette fois, c'est un supplément ! Sans doute, l'émotion de cette présentation en est cause, j'aime la vie calme et régulière. Cet événement insolite m'a beaucoup troublé.

—C'est comme moi. Cela vous semblera étrange, m'ayant vue si agitée, mais je n'ai de goût que pour la tranquillité et la paix. Tous les jours, la meme chose aux mêmes heures, les mêmes plats chaque jour de la semaine, l'ordre, la régularité, la méthode : voilà mon rêve ! Et, alors, l'idée de cette visite et de ses suites probables,— car on m'a dit le plus grand bien du jeune homme,—tout cela m'a surexcité les nerfs. Je ne suis cependant jamais malade, et même, tenez ? rien que la compagnie, la conversation...je me sens déjà beaucoup mieux, grâce à vous monsieur !

—Je vous en dirai autant, madame ! J'avais essayé de tous les remèdes, sans parvenir à dominer mes crises. Mais je n'avais jamais employé celuici, qui me parait souverain ; une conversation avec une femme charmante. Positivement, je ne souffre plus !

—Vous etes trop galant, monsieur; mais je me féliciterais vivement d'être pour quelque chose daus votre guérison.

—Vous y êtes pour tout, madame, pour tout ! s'écria Théophile, très-gaillard de sentir sa tête dégagée. Jamais je n'oublierai le service que vous venez de me rendre ! Ah ! celui qu'on va vous présenter tout-à-l'heure est bien heureux !

—Qui sait ! Je ferai peut-être des comparaisons à son désavantage. Mais il me vient une idée, monsieur : puisque nous ne souffrons plus, si nous plantions là ce docteur qui nous fait par trop attendre, et si nous nous en allions de conserve rue Godot-de-Mauroi où nous avons affaire tous les deux !

—Avec bonheur madame : seulement, j'ai honte, car vous devez me regarder comme un homme bien mal élevé !

—Pas du tout !...Quand on souffre, on sort de son caractère...Ainsi, moi, si paisible, vous devez me croire folle absolument !

—Non...je me borne à vous croire absolument séduisante.

—Oh ! monsieur !

—Je l'ai dit, et c'est la vérité... Fasse le ciel que celle que je vais voir vous ressemble !...Vous ne connaitriez point par hasard une certaine Mme Latour-Savary !

—Vous dites ?...

—Mme Latour-Savary, la jeune veuve à qui on va me présenter...

—Chez Mme Valubert !

—Précisément.

—Mais, Monsieur, Mme Latour-Savary...c'est moi !...Et vous etes ?

—Théophile Garnier.

—Eh bien ! par exemple, voilà ce qu'on peut appeler un hasard !... Notre présentation est tout faite... Offrez-moi votre bras ; nous irons ensemble chez Mme Valubert, qui sera bien étonnée !...En route, nous causerons.

—Et nous mettrons-nous d'accord, madame ?

—Cela pourrait bien arriver monsieur !

H. du Plessac.